

HERCULE VALJEAN

# Les Frères de l'Ombre

ÉDITIONS  
**MONTREAL**  
**DÉTECTIVE** *Enrg.*

BeQ

# Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire  
du Domino Noir # HS-045

## Les Frères de l'Ombre

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 547 : version 1.0

# Les Frères de l'Ombre

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

# I

La salle de rédaction du journal LE MIDI avait son air des jours de semaine.

Un tohu-bohu, évidemment, car toute salle de rédaction, toute salle des dépêches est un tohu-bohu.

On y entend le cliquetis constant et énervant des dactylographes, le martèlement sec et strident des télétypes, et la sonnerie du téléphone qui ponctue à tout instant le vacarme.

C'est une très grande salle, au troisième étage de l'édifice où se loge le journal.

Une batterie de lumières crues, au plafond, jette l'éclairage suffisant pour les quelques quarante journalistes, traducteurs, reporters, et rédacteurs qui y tapent leurs nouvelles, traduisent leurs dépêches, ou discutent avec animation des nouvelles de la journée.

Il est huit heures du matin, et dans deux heures le journal ira sous presse.

C'est l'heure la plus fébrile de la journée. Les rédacteurs sont à mettre la dernière main à la copie, et on est rendu à la copie spéciale, toute la copie quotidienne et préparée d'avance ayant été envoyée à la mise en page.

Le rédacteur en chef, à sa grande table, reçoit les téléphones de la typographie, et prenant sur son bloc-notes la liste des nouvelles disponibles, distribue le travail.

– Maurice, fais-moi quarante lignes, un titre 24 points sur ça...

– Jacques, cinq cents lignes sur deux colonnes au sujet de l'exposition d'artisanat.

– Benoit, viens ici !

Benoit Augé, reporter pour les nouvelles policières, s'avança vers le rédacteur en chef, Jérôme Mongeau.

– Oui, monsieur Mongeau ?

– Fais-moi deux cents lignes en entrefilets sur la cour du recorder d'hier. Ajoute les verdicts du

coroner là-dedans.

– Bon.

– Tu n’as rien de sensationnel ?

– Oh, non ! Un hold-up, deux vols importants.

– Fais deux cents lignes sur deux colonnes avec ça. On va le passer en page trois. Le résumé passera en page 13.

– Entendu.

Benoit s’éloigna du pupitre de Mongeau.

Mais celui-ci le rappela.

– Ne prends aucun engagement pour dîner, je veux aller avec toi.

– Oui, patron ?

– J’ai quelque chose à discuter avec toi.

– Bien, patron.

Benoit se demandait bien ce que Mongeau lui voulait.

Mongeau était un type très compétent, très intelligent, mais d’un naturel distant, froid. Il ne faisait que rarement d’avances sociales vers ses

employés.

Tout au plus se bornait-il à faire acte de présence dans des fêtes organisées par le personnel.

Il ne riait jamais, gardait toujours une mine morose.

Certains disaient qu'il était un neurasthénique au mauvais caractère.

Ceux qui le connaissaient bien savaient que c'était beaucoup plus de la timidité, de l'amour de la solitude que n'importe quoi autre chose.

À dix heures, les presses roulaient.

À onze heures, l'extra était sorti, l'édition finale était en route vers les dépôts, et les reporters et les journalistes avaient fini leur journée jusqu'à minuit.

Benoit s'habilla sans se presser, endossa son paletot, et attendit que Mongeau vienne le trouver.

Il ne se fit pas attendre.

– Viens manger.

Mongeau choisit un restaurant tranquille de la rue Saint-Jacques.

Il prit le temps de boire son apéritif et d'entamer son potage avant d'aborder le sujet de cette rencontre avec Benoit Augé.

Benoit Augé, de son côté, connaissait son patron, et ne le pressa pas.

Il attendit qu'il ouvre la conversation lui-même.

Mongeau termina son potage, repoussa un peu son assiette et se pencha vers Benoit.

– Je t'ai amené ici parce qu'on dit, dans des milieux bien informés, que tu es le seul contact qui existe entre notre monde à nous et le Domino noir.

C'était exact.

Benoit Augé, reporter policier, homme calme et paisible, jeune encore malgré ses quarante ans, servait d'intermédiaire au Domino noir.

Le Domino noir était, en réalité, un jeune homme de bonne famille.



Orphelin et nanti d'une fortune considérable, il s'était voué à la poursuite du crime.

Il s'imposa un long entraînement.

Peu d'arts combatifs, peu de sciences nécessaires à la détection des criminels qui ne lui étaient complètement familiers.

Sportif et d'une force herculéenne malgré sa sveltesse, le Domino noir était en plus d'une extrême intelligence.

Ces nombreux atouts le rendaient un adversaire de grande classe pour tout chef de bande, pour tout meurtrier, pour tout bandit qui osait l'affronter.

Mais ce déguisement du Domino noir, cette personnalité mystérieuse ne pouvait être utile que si un secret immuable était gardé sur la vraie identité du Domino noir.

Nul, à part Benoit Augé, ne la connaissait donc, et celui-ci, en qui le Domino noir avait mis toute sa confiance, ne l'avait jamais trahie.

Même la police, même les hautes autorités qui protégeaient ouvertement le Domino noir, même

s'il se servait de méthodes un peu extra-légales pour accomplir son travail, ne connaissent pas sa vraie identité.

Benoit Augé ne fut donc pas surpris de la déclaration du rédacteur-en-chef Mongeau.

– Oui, en effet, je puis communiquer avec le Domino noir.

– Tant mieux.

Mongeau eut un pâle sourire.

– Tu te demandes bien ce que je puis vouloir au Domino noir, n'est-ce pas ?

– Je suis... un peu surpris, c'est vrai.

Mongeau eut un soupir.

– Il n'est pas de mon habitude de me mêler de ces choses, j'aime autant laisser ce travail à la police, puisqu'il lui appartient, mais la chose que je soupçonne est trop grosse pour que je la laisse passer.

Augé tapotait la table avec son couteau.

– Un crime ?

– Non. Du moins pas un crime unique, mais

une organisation criminelle formidable.

– Ah ?

– Tu es au courant des activités de la police ?

– Un peu, oui. Ce que l'on ne me dit pas, je le devine à mots couverts assez souvent.

– Sais-tu si l'on est au courant d'une organisation qui se dénommerait les Frères de l'Ombre ?

– Non.

– Tu n'en as pas entendu parler, aux quartiers-généraux ?

– Absolument pas, c'est une nouvelle que j'apprends.

– Tant mieux, alors, tant mieux. Cela veut dire que je fais bien de te demander de donner l'information au Domino noir.

– Comment avez-vous appris ?...

Mongeau pencha la tête et regarda fixement son verre d'eau.

– En journalisme il ne faut jamais demander comment on sait quelque chose. Je le sais, ne me

demande pas la source de mon information.

– Que savez-vous exactement ?

– Une organisation a été formée, fonctionnant en tous points comme une compagnie ordinaire. Il y a un président, un conseil d'administration, un gérant, des actionnaires.

– Quel est le but de cette... « compagnie » ?

– Le vol, le meurtre organisé, pour les assurances par exemple, la fraude, l'escroquerie. Un voleur ou un criminel qui a une bonne affaire, et qui fait partie de l'organisation jouit de l'appui de tous les membres. On peut lui procurer des hommes, de l'argent, une auto, des cartes détaillées, des relevés topographiques, des plans de bâtisses, enfin tout ce dont il a besoin pour commettre son crime. S'il le veut, un comité de mise-au-point lui préparera, sur papier, le plan exact, minuté et détaillé de l'opération. Il ne lui restera qu'à la mettre à exécution. Et pour se cacher, on lui fournira des locaux dans le repaire des Frères de l'Ombre.

– Où est ce repaire ?

Mongeau fit un geste des épaules.

– Je ne sais pas.

– Vous ne savez rien autre chose ?

– Non.

– Le nom des directeurs ?

– Je ne le sais pas.

– Le nom de quelques membres ?

– Je ne le sais pas.

– En somme vous ne savez rien de plus que ça.

– Rien de plus.

À ce moment, un grand jeune homme, bien mis, d'allure distinguée, entra dans le restaurant.

Mongeau eut un petit rire timide en voyant s'approcher le jeune homme.

– Benoit, dit-il, voici mon garçon.

Et comme le jeune homme était rendu à la table, Jérôme Mongeau le prit par l'avant-bras :

– Jean-Marc, voici Benoit Augé, reporter de police au journal.

Benoit tendit une main cordiale que Jean-Marc

accepta avec une bonne camaraderie.

– Papa parle souvent de vous. Je suis bien content de vous rencontrer.

Puis il se tourna vers son père.

– Papa, ce n'est pas dans vos habitudes de dîner avec un compagnon, que se passe-t-il ?

Mongeau rougit jusqu'aux oreilles.

Il s'adressa à Benoit Augé.

– Mon fils fait allusion au fait que je suis véritablement un ours. J'ai toujours peur de déranger les plans de celui-ci ou de celui-là. Le résultat est que je dîne beaucoup plus souvent seul dans mon coin qu'avec quelqu'un.

Jean-Marc Mongeau frappa l'épaule de son père.

– Pour cette fois-ci, on va te pardonner ton écart.

Il leva la main comme passait un serveur.

– Garçon, un apéritif pour moi, deux pousse-café pour ces messieurs.

Et la conversation roula avec entrain, animée

par Jean Marc qui n'avait pas son pareil pour situer un fait, mimer une anecdote, raconter une histoire drolatique.

Une fois, Benoit Augé déclara :

– Pour revenir à ce que nous racontions tout à l'heure...

Mais Mongeau lui fit un signe discret en lui montrant son garçon.

Benoit comprit.

Quand ils sortirent, et que Jean-Marc Mongeau prit congé d'eux, Jérôme Mongeau déclara à Benoit.

– Je vous ai fait taire tantôt, parce que je préfère que nous gardions cette chose entre nous deux pour le moment. Je ne discute jamais des affaires du journal, même avec ma famille. Avertissez le Domino noir, et laissez-le faire. J'ai confiance qu'il réussira à mettre cette affaire en mauvaise posture...

– Je vais de ce pas téléphoner au Domino.

Mongeau rejeta son chapeau en arrière et regarda Benoit.

– Je suis bien content. Vous ne saurez jamais  
comme je suis content.



## II

Tel que promis à Jérôme Mongeau, le reporter Benoit Augé relayait le message au Domino noir.

Ils soupèrent ensemble, et le Domino écouta attentivement les déclarations de Benoit Augé.

– Et c’est Jérôme Mongeau, du MIDI, qui t’a dit ça.

Il fit décrire le dîner à Benoit Augé, dans ses moindres détails.

Du commencement à la fin, en incluant l’arrivée de Jean-Marc Mongeau, et la conversation qui s’ensuivit.

Puis le Domino se leva de table, laissant un cinq pour payer l’écot.

– Excuse-moi si je te quitte aussi vite, mais je crois que Mongeau t’a donné des informations très graves, très importantes. J’avais entendu parler de quelque chose comme ça. Je suis

content d'avoir au moins une idée par où commencer.

Et il quitta le restaurant d'un pas rapide, Benoit Augé le regarda aller d'un air pensif.

Car lui aussi avait une idée de ce que le Domino noir pensait.

Et en tenant le bord de la table à deux mains, Benoit Augé murmura :

– Non ! Non ! Ce n'est pas possible !

...

Le Domino noir se hâta vers son appartement.

Il avait, avant de commencer son investigation, du travail à faire.

Le Domino avait rencontré Benoit Augé vêtu de ses vêtements ordinaires, sous sa vraie personnalité.

Il lui fallait maintenant se rendre chez lui opérer une de ces transformations qui laissaient toujours Belœil absolument médusé.

Sous un déguisement parfait, le Domino irait ensuite commencer cette enquête qui le mènerait,

c'était à espérer, en pleine solution du mystère.

Il parqua sa voiture devant son appartement, et grimpa quatre à quatre les escaliers menant à sa porte.

Dans son appartement, il vérifia soigneusement le verrou de sa porte, et se dirigea sans perdre de temps vers la cheminée.

Il pressa un bouton dissimulé sous une boiserie, et la cheminée pivota, révélant une porte secrète.

Le Domino ouvrit cette porte, et se trouva dans un laboratoire exigu, sans fenêtre, flanqué d'une longue table, et contenant une grande armoire à plusieurs compartiments, à un bout de la pièce.

Sur la table, tout l'attirail nécessaire aux travaux de détection scientifique.

Des cornues et des serpentins. Un microscope, un fluoroscope, un oscillographe.

Pour l'instant, il ne s'attarda pas à ces appareils,

Il ouvrit un tiroir sous la grande table, prit une

boîte de bois, longue d'environ deux pieds, la posa sur la table, et l'ouvrit.

Cette boîte contenait tout le nécessaire pour refaire un nouveau visage.

Des cires spéciales, de la plasticine, des colles adhérant à l'épiderme, et tout un assortiment de moustaches et de barbes de l'effet le plus réel.

Le Domino réfléchit une minute, et se mit au travail.

Une heure plus tard, vers huit heures exactement, il sortait absolument transformé.

C'était un nouvel homme.

Ceux qui auraient vu entrer le Domino, n'auraient jamais cru que ce même homme sortait maintenant, transformé, changé, métamorphosé au point de laisser bouche bée.

Il marcha dans le salon, et s'arrêta devant un grand miroir pendu au mur.

L'image reflétée dut lui plaire, car il esquissa un sourire.

Et quiconque connaissant ce sourire en serait

tombé à la renverse.

Au lieu du sourire jeune, franc, enjoué du Domino noir ; au lieu de son sourire habituel, c'était une espèce de grimace sans joie, de contorsion d'une bouche édentée, baveuse, la bouche d'une loque humaine.

Car le Domino était devenu un voyou de la belle espèce.

Des yeux de dépravé, des yeux fiévreux, ardents, des yeux d'homme sous l'influence des drogues.

Une bouche amère, dégoûtée, laissant couler un filet de bave par le coin.

Un nez cassé à plusieurs endroits.

Des ongles sales.

Les habits, cependant, étaient d'une certaine recherche.

Dans le prix, à tout le moins.

Car le goût manquait.

Habit trop long, aux épaules trop larges.

Chemise trop voyante et cravate aux

mauvaises couleurs.

Dans l'ensemble, le gangster arrivé, jeune mais dépravé, au visage d'un homme qui ne reculera devant rien.

Il éteignit soigneusement les lumières de son appartement, après avoir refermé la porte secrète et ramené la cheminée à sa place.

Il sortit par la porte de service, regardant autour de lui avant de s'engager dans le corridor.

Puis il descendit sur le trottoir, héla un taxi qui passait et jeta au chauffeur :

– Saint-Laurent et Sainte-Catherine, s'il vous plaît.

Jusqu'à la voix qui était devenue rauque et morne.

Une voix blanche d'homme habitué à refréner ses émotions, et à garder la maîtrise absolue de ses nerfs à tout moment.

Le taxi ne mit pas de temps à parcourir le trajet entre l'ouest de la ville, où le Domino habitait, et le coin de la « Main », comme on dit dans la pègre.

Le Domino débarqua, et paya son écot, puis il se dirigea à petits pas vers le sud, dans la direction de Lagauchetière.

Il ne savait pas très bien où il s'en allait.

Il comptait beaucoup sur le hasard, ce soir.

Il s'était dit que la pègre devait connaître l'organisation des Frères de l'Ombre. Et que nul mieux qu'un membre de la pègre saurait le renseigner.

À condition que lui-même devienne, pour la circonstance, un membre de la pègre.

C'était un risque, mais il valait d'être pris.

Le Domino se frayait un chemin dans la foule, dense à cette heure du soir.

On était aux premiers jours froids de l'automne, et les paletots commençaient à être plus épais.

Le Domino marcha au hasard, savourant le pittoresque de la rue.

Les néons étaient des éclaboussures de sang dans la nuit humide, où la pluie était comme

derrière cent pieds d'atmosphère, attendant pour tomber que quelque mystérieux signal soit accordé.

Des théâtres aux affiches criardes annonçaient à l'aide de montres mouvantes.

Des hommes aux yeux oscillants, aux bras répétant toujours le même geste.\*

Des animaux féroces dont la tête et la gueule faisaient mine de vouloir tout dévorer, mais le faisaient si souvent, et avec une telle monotonie que ça prêtait à rire plus qu'à intéresser.

Deux filles aux yeux cernés et aux lèvres trop rouges, s'arrêtèrent devant les affiches.

L'une murmura d'une voix aigre :

– Ça doit être beau, c'te vue-là !

Mais l'autre jeta l'eau froide...

– Ouais, c't'entendu que c'est beau, mais c'est pas pour nous aut'... À soir, y faut travailler... R'garde tous les soldats.

Et elles continuèrent leur chemin vers le faux bonheur.



Le Domino noir eut de la pitié pour ces pauvres malheureuses, mais son visage altéré ne la laissa pas paraître.

Il continua à pas lents sa marche vers le sud de la rue.

Le plan commençait à se former dans sa tête.

Plus bas il y avait une taverne.

Il entra.

L'odeur de bière rance et de fumée de mauvais tabac lui monta à la face.

Il fonça dans l'odeur et aspira la fumée pour y habituer ses poumons.

Au fond, une place était libre à une table.

C'était la seule place libre dans tout l'établissement.

Le Domino marcha avec le pas qu'il avait adopté.

Solide, mais comme circonspect, en appuyant sur la paume du pied.

Comme un animal qui va sauter.

– La place est pas prise ?

L'homme qui buvait à cette table releva des yeux injectés de sang.

Il murmura d'une voix pâteuse.

– Non.

Le Domino s'assit, et en attendant que le commis vienne lui demander sa demande, il dévisagea son compagnon.

« Je suis veinard, se dit-il, je pense bien que voilà mon homme. Si je ne me trompe pas, c'est un trafiquant de drogues reconnu... Attends voir son nom... Amédée Dupont... oui, c'est ça... »

Il commanda et quand les verres furent arrivés, il but une longue gorgée de bière.

Une bonne chaleur se répandit dans son estomac.

Son compagnon releva de nouveau la tête.

– Est-ce qu'y mouille, dehors ?

Le Domino ne comptait pas si bonne fortune qu'une conversation engagée sans plus de difficulté que ça.

– Non, pas quand j’sus entré.

Il avait adopté le langage de son déguisement.

L’homme ramassa son verre de bière d’une main peu sûre.

– Vous êtes un gars à l’aise, vous, vous paieriez pas un verre à un pauvre comme moi ?

Le Domino noir garda son visage impassible.

– Certain.

Et il fit signe au garçon qui passait.

– Trois de plus ici.

Le compagnon d’occasion eut une espèce de mauvais sourire d’homme ivre.

– J’vous remercie ben, vous êtes un bon gars, vous...

Le Domino, pour ne pas perdre son avantage, fit un geste lent qui lui amena le bras sur la table.

Il avait fait le geste de façon à remonter sa manche de veston en même temps.

Sur son bras, on voyait les piqûres répétées de la seringue hypodermique, artistiquement tracées

à l'aide d'un crayon spécial.

Mais ça, le pauvre hère ne le savait pas.

Tout ce qu'il voyait, c'était les piqûres.

Son visage s'éclaira.

– Aie, t'en es un, toi ?

Le Domino le regarda droit dans les yeux.

– Un quoi ?

– Tu sais ce que je veux dire... Un cokie ?

– Oui.

– En as-tu besoin ? J'peux t'en vendre. Devant le généreux client, le vendeur avait jeté au vent toutes les précautions d'usage.

– Ah ? Oui, j'en aurais besoin.

– Combien ?

– Vingt prises. As-tu ça ?

– Si j'ai ça ! Si j'ai ça ! Viens avec moi aux toilettes, j'vas te montrer que j'ai ça, vingt prises, pis plusse que ça.

Complètement dégrisé, le p'tit vieux, devant une telle aubaine, lui qui était accoutumé de

vendre deux ou trois prises dans sa veillée, exultait, gambadait presque.

– J’vas m’en aller aux toilettes, pis tu viendras me r’joindre là.

– O.k.

Il partit.

Le Domino était bien fier d’avoir si vite trouvé sa source d’information.

Restait maintenant à faire parler le vendeur de drogue.

Il le suivit aux toilettes, et la transaction se compléta en un rien de temps.

– Vingt prises, quarante piasses.

– V’la tes quarante piasses, donne-moi les prises.

Le vendeur tira une boîte de sa poche, compta vingt prises et les mit dans la main du Domino noir.

– Les v’la. Pis on va s’en r’tourner vite à not’ table, hein ?...

Revenus là, le vendeur tendit sa main.

– Moi, mon nom, c'est Amédée Dupont, pis si vous en voulez d'autres j'sus toujours icitte, tous les soirs. C'est mon spot.

– Allright, j'vas m'en souvenir.

– Pis pas un mot, hein ?

Le Domino fit signe que oui d'un air entendu.

Il voulut faire un geste au garçon.

Mais Dupont l'arrêta.

– Une minute, j'vas l'appeler moi-même, c'est moi qui paie, à ce coup-citte.

Quand de nouveaux verres furent étalés sur la table, le Domino noir se décida à jouer un grand coup.

– Écoute, Dupont, t'as l'air d'un bon gars, toi, ça fait que tu vas me renseigner.

– Te renseigner sus quoi ?

– Toutes sortes d'affaires. J viens de New-York, moi. J'ai fait ma vie là. Seulement, depuis quelques semaines, y commence à faire chaud là-bas... J'ai fait une couple de hold-ups, pis j'me sus adonné à tirer sus un gars de la banque, la

dernière fois, pis je l'ai tué. Ça fait que j'ai sapré mon camp par icitte. Mais j'sus pas mal perdu.

– Tu connais pas les rues ?

– Ben non, c'est pas ça. J'connais pas les spots, j'connais pas les gars, pis surtout j'connais pas les gangs.

Dupont se gratta la tête aux cheveux poisseux.

– Y'en a pas beaucoup.

– Non ?

– Pis à vrai dire, depuis un mois, y'en a rien qu'une... Faudrait que tu rencontres le grand boss.

– Comment ça.

Dupont baissa la voix.

– J'vas t'dire ça. Ça fait à peu près un mois que ça marche, mais ça fait ben six mois que ça commence à brasser. Vois-tu, on a une grosse organisation à présent. Ouais, monsieur ! Y'appellent ça les Frères de l'Ombre. Pis j'te dis que ça marche. C'est une grosse coopérative de comme y'ont dans les campagnes, chez les

habitants. Une manière de compagnie, avec toute la même affaire qu'une grosse business. Y'a un grand boss, pis des assistants, pis des gens qu'on mis des parts dans l'affaire...

– Ouais, mais qu'osse que ça donne ça ?

– Ben r'garde. Supposons que toé, t'es un gars qui fait des hold-ups. T'es nouveau dans la place, tu connais pas de monde, pis les bons spots. Ça fait que t'es membre de la compagnie. Tu vas là, pis tu dis au comité qui voit à ça que tu veux faire un hold-up. Tu cré que telle place ça serait bon. Ça fait que là le comité t'organise ton affaire. D'abord y te disent si la place est bonne...

– Ça prend-t'y du temps ?

– Une demi-journée.

– Bon.

– Si la place est bonne, eux autres y vont te donner un rapport. Ça, c'est l'heure que ça ferme, pis l'heure que ça ouvre, pis combien d'employés, pis les difficultés. À part de ça tu vas avoir un char pour faire la job, pis y vont te donner une mappe des alentours, avec le chemin



le plus court pour sacrer ton camp. Ensuite y vont te dire l'heure que les cops passent, pis ousqué le prochain poste de police, pis y vont te fournir un revolver qui peut pas être retracé. Tu vas faire la job, tu vas faire un split avec eux autres.

– Combien ?

– Un tiers de ce que tu ramasses ?

– Qui c'est qui leur dit combien que je ramasse ?

– T'inquiète pas, ils le savent, eux autres. Y'ont leurs moyens de l'savoir.

– Oui, pis ensuite ?

– Ben ensuite y vont te fournir une place pour te cacher pendant que la police te chauffe les traces.

– Bon. Pis où qu'on s'cache ?

– Ça, j'peux pas te l'dire. Rapport que c'est aux quartiers-généraux de l'organisation. Pis j'peux faire du recrutement, mais avant de t'amener là, va falloir que je sache ton nom, pis que j'en parle au grand boss. Si tu viens de New-York, y vont te retracer, pis quand tu vas les voir,

y vont te donner ton histoire de A à Z, quand même qu'y auraient jamais entendu parler de toé avant.

Le Domino eut un moment de panique.

Ça ne marcherait plus du tout.

Il n'y avait aucun doute de l'efficacité de cette organisation.

Et on saurait bien vite qu'il n'était jamais venu de New-York, qu'il était probablement quelque détective sur la piste de ce mystérieux organisme du crime, cette coopérative « outlaw » qui menaçait la Métropole de la pire vague de crime qu'elle eut jamais connue.

Car le Domino se rendait bien compte de la valeur d'efficiency d'une telle organisation.

Il laissa parler Dupont qui lui expliquait par le menu tous les avantages de l'organisation.

À un moment donné, d'un air dédaigneux, le Domino laissa tomber.

– Ouais, ben laisse faire. À bien y penser, j'aime autant travailler tout seul. Une grosse organisation de même, ça vu être vite mal pris. Si

tu penses que ça peut passer en dessous du nez de la police... D'abord, pour être si gros, y faut qu'y aient une grosse bâtisse... Tout de suite c'est dangereux, des grosses bâtisses qu'on peut pas expliquer ce qu'il y a dedans...

Dupont sourit.

– C'est justement, y'ont pas une grosse bâtisse... Y sont en quèqu'e part que tu devinerais jamais...

Il frappa sur la table en riant de toutes ses dents jaunes...

– Jamais ! Jamais !

Le Domino ne changea pas de visage.

– Une place comme ça, moi, j'la trouverais dans dix minutes.

– Ah, non ! J'sus ben certain qu'non.

– Oui ?

– Oui.

– Veux-tu gager ?

– Combien ?

– Autant que tu voudras.

Mais Amédée Dupont, après un silence soudain songeur, déclara en secouant la tête.

– Non... j’peux parler. T’essaie de me faire parler, pis j’peux pas.

Le Domino noir fit un geste vague.

– Comme tu voudras. C’est toi qui a commencé.

Il se leva et jeta à Dupont :

– Ça empêche pas que des organisations comme celles que tu parles, y’en a de même aux États-Unis, puis les smart guys comme moi, les gars qui savent se placer les pieds, y s’tiennent loin. Si un gars est pas capable de s’organiser pour travailler tout seul, y’é aussi bien d’lâcher les rackets.

Et il se dirigea vers la sortie, laissant Dupont confus et hésitant.

Près de la sortie, à une table, deux hommes causaient à voix basse, penchés l’un vers l’autre.

Leur mine et la discrétion de leur conférence

intéressa le Domino.

Et juste comme il passait devant leur table, un nouveau-venu s'en approcha et dit aux deux hommes d'une voix mécanique.

– Sous le grand signe de feu.

Celui qui était assis au fond, près du mur, regarda l'intrus d'un œil scrutateur, et répéta derrière lui :

– Sous le grand signe de feu.

Le Domino, intrigué, ne diminua cependant pas son pas, et continua vers la porte.

Là, il prit une décision soudaine.

Il vira sur ses talons, revint à la table, et répétant le manège qu'il venait d'apercevoir.

En répétant aussi les mêmes mots.

– Sous le grand signe de feu !

Il fut examiné tout comme l'autre l'avait été, puis celui du fond lui fit signe de s'asseoir.

Le Domino ne se le fit pas dire deux fois.

L'homme au fond murmura d'une voix

rauque.

– Je paie une autre tournée, on la boit en vitesse, et on s'en va.

Le Domino se demandait bien où les hommes s'en allaient, et songeait déjà à s'esquiver si les trois buveurs avaient un coup dans la tête et s'en allaient le mettre à exécution.

Mais il fut tout à coup rassuré, quand l'homme du fond déclara :

– Le comité d'organisation va s'occuper de ton affaire ce soir, Ti-Rouge !

Le Domino comprit que grâce à une veine extraordinaire, et grâce à une chance inouïe, il était tombé tout juste sur les gens qu'il cherchait. D'abord Amédée Dupont qui avait ajouté des détails précieux aux renseignements déjà fournis par Mongeau et Benoit Augé.

Puis ensuite ces trois hommes, apparemment venus ici à un point de rencontre, comprenant jusqu'au mot de passe.

Le fait que l'arrivée du Domino noir avait été saluée sans surprise aucune laissait croire que le

gros homme du fond, celui qui semblait mener l'assemblée, ne connaissait pas les gens qu'il devait rencontrer ici, et que le mot de passe servait d'identification.

Les verres étaient vides.

Le gros homme se leva.

– Mon nom est Mathieu Toupin. Venez, on va y aller.

Ils le suivirent, pendant qu'il les conduisait dehors, et vers une longue voiture noire, à grande puissance, dont le moteur ronronnait doucement, prêt à démarrer.

Un autre individu était assis au volant.

Le Domino noir n'eut pas beaucoup de chance de voir celui-ci.

La pénombre dans la voiture empêchait l'identification correcte, et le Domino noir, par ailleurs, avait été dirigé vers le siège arrière de la voiture.

On démarra et on fila.

Le Domino tâta l'arme dans sa poche, et

regretta presque de n'avoir pas averti Belœil, chef de l'escouade des homicides de la police provinciale, de son expédition de ce soir.

Mais il était trop tard.

Le sort était jeté, les jeux étaient faits, la roue pouvait tourner et le hasard, la chance et le destin décideraient du reste.



### III

Le moteur grondait sourdement, et la régularité de son roulement endormit presque le Domino noir.

Il ne voulait pas montrer trop d'intérêt au chemin parcouru, pour ne pas éveiller les soupçons.

D'ailleurs, il voyait sans presque regarder, car les rues traversées, la route suivie lui était très familière.

On s'en allait vers la montagne.

Aucune possibilité d'erreur.

On filait sur l'avenue du Parc, en direction de la montagne.

Une chose devenait très claire dans l'esprit du Domino noir. Et il aurait pu jurer que la voiture tournerait à gauche rue Mont-Royal, et monterait le versant nord de la montagne.

Il aurait pu en jurer, malgré que la théorie soit basée sur la déduction, la plus fantastique encore jamais faite par l'ennemi du crime.

Et il ne se trompait pas.

Le conducteur de la voiture sortit son bras, et sur le signal lumineux fit un virage à gauche qui l'amena droit sur la rue Mont-Royal, alors que, quittant l'avenue du Parc, elle s'engagea le long de la montagne, obliqua vers Outremont, et alla se perdre aux pieds de l'Université de la Montagne.

Tout le long au trajet, pas un seul des passagers n'avait émis un mot.

On avait voyagé en silence, chacun perdu dans ses rêveries.

Le Domino, tentant désespérément de se fabriquer un plan, une stratégie quelconque, observait le chemin tout en essayant de raccrocher toutes les ficelles ensemble pour venir à les réunir et tirer des conclusions.

L'organisation semblait grosse, et efficace.

On ne laissait rien au hasard.

Du moins au hasard ordinaire.

L'intrusion du Domino était un de ces hasards tout à fait hors de la logique.

Et le Domino, plus que tout autre, réalisait sur quel dangereux terrain il marchait.

La voiture arrêta.

À gauche, c'était la montagne.

On voyait une espèce de gros rocher, percé par le milieu en une gorge où s'engageait les rails du tramway de la montagne.

Le chauffeur débarqua, et les passagers le suivirent.

Le gros homme, Mathieu Toupin, battit la marche.

D'un pas rapide, le menton enfoncé dans son manteau, il franchit la rue, et le trottoir, puis s'engagea dans la montagne.

Le Domino suivait.

Maintenant qu'on était en terrain libre, il lui était plus facile d'observer ses compagnons.

Il était évident que ces hommes faisaient partie

de la pègre.

Et il était aussi évident qu'ils connaissaient un certain succès, car ils étaient tous fort bien vêtus.

Mais la mine était dure, le visage fermé, l'œil sadique.

Ils étaient de durs gaillards, et le Domino sourit en pensant au beau coup de filet que la police pourrait accomplir en arrêtant les occupants de la voiture.

L'escalade dura une vingtaine de minutes.

Car on escaladait.

Le long du flanc abrupt de la montagne.

On grimpait vers le faîte même.

Et quand l'escalade fut devenue impossible à cause de l'escarpement de la pente, on rejoignit le rail du tramway et on se servit de la pente plus douce ainsi procurée.

Le Domino comprenait, et se rendait compte que sa théorie, basée sur le mot de passe, s'avérait exacte.

Puis on fut rendu.

Le Domino le sut parce que Mathieu Toupin, qui avait gravi la pente sans un instant de répit, s'arrêta soudain, et se tournant vers les trois hommes et le chauffeur, déclara d'une voix basse :

– Nous voici rendus, et nous avons des précautions à prendre.

Il prit le chauffeur à part, et lui dicta quelques phrases brèves.

Le jeune homme, un grand blond à l'allure sportive, s'éloigna du groupe, et fit un examen prolongé des buissons et des bouquets d'arbres.

Il revint.

– Je crois qu'il n'y a rien.

– Bon, Maintenant, vous allez me jurer de garder pour vous ce que vous allez voir.

Les hommes firent de grands signes affirmatifs.

– Certainement, nous jurons.

Mathieu Toupin ricana :

– D'ailleurs, ça ne vous paierait pas de

déclarer quoi que ce soit, ou d'être indiscrets...

Il franchit les quelques pieds qui les séparaient de la croix du Mont-Royal.

« LE GRAND SIGNE DE FEU », pensa le Domino.

Ça devenait évident que ce grand signe de feu, c'était la croix sur la montagne.

Mais ce que le Domino se demandait, c'était ce que venait faire ce monument dans l'organisation de la COOPERATIVE DES FRÈRES DE L'OMBRE.

Il le sut rapidement.

Mathieu Toupin, au pied de la croix, s'approcha d'une grosse pierre affleurant terre.

Il se pencha, fouilla un instant dans l'ombre près de la pierre.

Il se produisit un son de moteur électrique en mouvement, et le Domino manqua tomber à la renverse d'étonnement.

La pierre sortait de terre, pivotait sur un axe à son extrême pointe, et révélait un puits de métal d'où sortait une forte lumière.

– Vite, dit Mathieu Toupin, dépêchez-vous.

Et à la file indienne ils s'engagèrent dans le puits.

Celui-ci était gardé d'une forte échelle aux larges barreaux, en métal aussi, et rivé à la paroi du puits.

On descendait une vingtaine de pieds, et on se trouvait devant une porte carrée.

Le Domino, comme les autres, descendit l'échelle, et comme les autres franchit la porte carrée pour se trouver dans une pièce dont les murs de métal avaient été peints d'une couleur très pâle et qui semblait émettre autant de luminosité que la suspension fluorescente au plafond.

Dans le mur d'en face, une autre porte, fermée celle-là.

Et au milieu de la pièce une table à laquelle était assis un jeune homme.

Le Domino noir remarqua le système d'intercommunication PX, avec haut-parleur suspendu à l'angle du mur et du plafond.

Il remarqua aussi une série de boutons avertisseurs sur la table, de même que deux oscillographes à fréquence moyenne.

Il se demandait à quoi pouvaient servir ces oscillographes, quand les aiguilles de l'un des appareils se mirent à vibrer d'après un patron vibratoire défini.

Et en même temps une sonnerie se faisait entendre, revêche et résonnante, qui leur écorcha les oreilles.

– Quelqu'un qui vient ? demanda Mathieu Toupin.

Le blond jeune homme à la table répondit d'un bref oui de tête.

Et il attendit.

La sonnerie bruyante se tut, et une autre se fit entendre.

Celle-ci vint en trois mouvements.

Ta-da, ta-da, taaaaaa-daaaaaa.

Le jeune eut comme un soupir de soulagement, pesa sur un bouton et le même bruit



de moteur électrique que le Domino avait entendu au dehors se fit entendre.

Mathieu Toupin se tourna vers ses trois compagnons et leur expliqua :

– C'est une espèce de radar. La grosse sonnerie indique que quelqu'un s'approche de l'entrée. L'autre est actionnée par le visiteur, qui doit savoir où est le bouton, et de plus connaître le code, qui change à tous les jours.

Le Domino demanda d'une voix indifférente :

– Et si on n'a pas réussi à avertir tout le monde ? Si le visiteur ne connaît pas le code, même s'il est un ami ?

– Alors il y a un code spécial qui demeure toujours le même, dit Mathieu Toupin, et il n'a qu'à signaler ce code pour qu'on lui ouvre, en se réservant cependant de le garder dans un tunnel tant qu'il ne s'est pas identifié à la satisfaction du réceptionniste ici.

Et Mathieu montra de la main une porte d'acier, épaisse de plusieurs pouces, qui barrait l'entrée du puits.

Le Domino eut un geste d'approbation réticente.

– C'est pas mal... comme idée.

Mais Mathieu semblait bien se fiche de l'opinion du Domino.

Il se tourna vers le jeune homme à la table.

– Vas-tu nous laisser entrer ?

Le jeune homme sourit.

– Oui, mais je voudrais vérifier les noms une fois avant, pour voir s'ils coïncident avec la liste que j'ai ici.

– O.k., mais dépêche-toi.

Le jeune homme tira un papier de dessous le buvard sur son pupitre.

Il raya le nom de Mathieu Toupin, premier en tête de la liste.

– Toi, je te connais...

Et Mathieu se mit à rire.

Puis le jeune homme récita :

– Armand Robidoux !

Un des compagnons du Domino s'avança.

– C'est moi.

Le jeune fit une marque de vérification.

– Patrice Duffy !

Le Domino regardait par terre, gardant un air distrait, indifférent.

C'était le seul moyen de trouver quel était son nom.

Il attendrait quelques secondes voir si quelqu'un répondrait, et si personne ne parlait, il ferait mine de sortir de sa rêverie, et répondrait.

Ça y était, personne ne répondait.

Le Domino eut un sursaut.

– Je... je vous demande pardon, Patrice Duffy, c'est moi.

Le jeune fit la marque de vérification, pendant que Mathieu Toupin examinait le Domino d'un œil étrange.

Le jeune homme appela un autre nom, Victor Vincelli, qui fut répondu par le troisième passager.

Puis trois autres noms furent appelés.

Mais Mathieu Toupin haussa les épaules.

– Ils ne sont pas venus.

Le jeune homme remit la feuille de papier sous le buvard.

– Très bien.

Le Domino eut un énorme soupir intérieur.

Un soupir de soulagement indicible, complet, magnifique.

Il venait de franchir le premier obstacle.

Restaient les autres.

Mais cette question de pouvoir entrer était importante, car l'investigation pivotait sur un coup d'œil de visu qu'il pouvait donner sur les locaux de cette bande si bien organisée.

Mathieu leur fit un signe de tête.

– Bon, venez rencontrer le grand patron. Il veut vous voir.

Le Domino ne se fit pas prier.

Il lui tardait de connaître ce génial individu.

Et il savait que ce patron détruit, la bande ne vaudrait plus cher, et il serait facile de la mettre à la raison.

Il suivit donc Mathieu dans ce repaire, dont chaque recoin révélé à ses yeux devenait de plus en plus étonnant et fantastique.

Imaginez une grotte immense, dans le cœur même du Mont-Royal.

Une grotte divisée en planchers, chacun de ceux-ci subdivisé en bureaux, en chambres, en salles de conférence, en salles de projections, de billards, d'amusements divers.

Une immense cuisine organisée comme celle d'un grand hôtel.

Des salles à manger magnifiquement décorées.

Et de la lumière !

Une lumière abondante, blanche, insidieuse, qui éclaire tous les moindres recoins, qui fait reluire les murs, qui donne à cette caverne le faux aspect d'un bureau dans un gratte-ciel ultramoderne.

Les salons n'étaient pas vides, et l'on voyait

des dizaines d'hommes et de femmes, repris de justice et femmes de mœurs légères, vivant côte à côte, se terrant en attendant que la police abandonne ses recherches.

Des appareils de radio, ici et là, susurrent des mélodies.

À cause des murs et des planchers de métal, le repaire de la COOPERATIVE DES FRÈRES DE L'OMBRE ressemble à s'y méprendre à un transatlantique.

De nombreux tuyaux garnissaient les encoignures, et une bonne température uniformisée par un appareil central, régnait dans chaque pièce et chaque corridor que les nouveaux-venus visitèrent.

Et ils en visitèrent !

Car Mathieu Toupin, pour les amener à destination les fit passer à travers des chambres et des salons, des salles et des réfectoires, des corridors et des escaliers.

D'un étage à l'autre, toujours en descendant.

Car il semblait bien qu'on avait aménagé ce repaire au sens contraire d'une maison normale,

quant à la disposition des pièces.

Et une fois de plus le Domino noir, sous son nom d'emprunt de Patrice Duffy, ne pouvait s'empêcher d'admirer ce repaire formidable, sis au nez de toute la population, et pourtant introuvable.

Tant de gens peuvent grimper la montagne, sous l'œil des policiers, converger vers l'entrée du repaire, être engouffrés par la terre !

Le Domino frissonna à la pensée que la Métropole l'avait échappé belle.

Cette bande, organisée comme ça, nantie d'un repaire aussi inexpugnable, contrôlant tous les criminels et dirigeant leurs activités suivant d'excellents principes d'affaire et d'organisation, pouvait devenir une terrible menace.

Par chance que lui, le Domino noir, pourra mettre fin aux activités malsaines de ces bandits.

Puis il se prit à sourire en songeant que seul, venu ici sans avertir qui que ce soit, il n'avait pas grandes chances d'en sortir indemne.

Et il n'y avait pas de doute qu'on punissait les

traîtres et les ennemis de la bonne façon, ici.

C'était la mort... ou quelque chose de pire.

Le Domino noir se rejeta les épaules en arrière et se secoua la tête pour se chasser les pensées décourageantes.

Mathieu disait d'une voix forte, debout devant une porte capitonnée de cuir fin :

– Messieurs, le conseil de direction de la coopérative.

Et il s'effaçait pour laisser passer les visiteurs.



## IV

Le Domino entra dans la pièce avec beaucoup d'appréhension, mais en gardant son visage de bandit prospère.

C'était une très grande salle, haute, et luxueusement décorée.

À un bout de la salle, une longue table sur une estrade.

Plusieurs hommes y avaient pris place.

Tous portaient sur le visage un loup de velours noir.

Et l'un d'eux, au milieu et au centre, portait, lui, un masque complet.

Des rangées de fauteuils occupaient la salle, face à l'estrade.

Le Domino comprit que c'était là une salle de réunion, où devaient se donner les ordres, se préparer les plans, se diriger la coopérative.

Mathieu leur murmura :

– Approchez-vous !

Ils approchèrent à pas lents de la grande estrade barrant la pièce.

Les hommes à table les dévisageaient.

Le Domino se demanda si son alias de Patrice Duffy allait tenir, s'il ne serait pas démasqué.

Il fut apostrophé le premier.

– Votre nom ?

C'était un directeur assis au bout de la table, qui avait parlé.

– Patrice Duffy.

L'homme fouilla dans une pile de dossiers devant lui.

– Voici. Nous avons votre casier judiciaire ici.

Il se mit à rire.

– Nous avons des amis dans la police.

L'homme lut, passa une feuille de papier après l'autre à ses compagnons qui se les refilèrent jusqu'à ce qu'elles atteignent le président au

grand masque noir.

Le Domino remarqua que cet homme avait le corps et les mains très jeunes.

Une bague montée d'un énorme diamant cabochon lui ornait l'annuaire de la main droite.

Une cicatrice montait de la jointure du pouce jusque sur la main, presque au poignet.

Le Domino nota ces choses pour références futures.

Puis il s'intéressa à la lecture de son dossier faite par le comité.

Il vit le premier directeur, celui qui l'avait interpellé, sursauter, le regarder attentivement, regarder un papier qu'il avait dans la main, et le fixer de nouveau.

Puis il demanda d'une voix brève :

– Votre nom est bien Patrice Duffy ?

Le Domino joua le tout pour le tout.

– Oui.

Le directeur remit lentement le papier sur la table, mit ses deux mains devant lui et déclara

d'une voix calme :

– Cet homme est un traître. J'ai ici la photographie officielle de Patrice Duffy, et cet homme n'est pas Patrice Duffy.

Un tintamarre indescriptible s'ensuivit.

Le Domino noir, se voyant démasqué, avait tiré son revolver de sa poche.

Instinctivement, il s'était formé un plan dans la tête.

« Si je suis démasqué, je saute vers la porte, et je tente de sortir de ce repaire. J'y reviendrai ensuite, mais avec Belœil et ses hommes, et les moyens efficaces de mettre cette bande à raison. »

Il sortit donc son arme, tira une couple de coups de feu, puis courut vers la porte.

Mathieu Dupont tenta de lui barrer le chemin, mais le Domino l'abattit d'une balle.

Il franchit la porte et se mit à courir.

Le long d'un corridor, et en enfilant dans une chambre et dans l'autre.

La poursuite ne vint pas aussitôt.

Il eut même le temps de traverser plusieurs appartements avant d'entendre les bruits indiquant qu'on se lançait à ses trousses.

Immédiatement, des haut-parleurs dissimulés dans les murs et derrière des grilles commencèrent à lancer l'alarme.

Un imposteur court vers la sortie, tirez-le, tuez-le, empêchez-le de sortir... Il est vêtu de brun, il est vêtu de brun, il est à l'étage D, et cherche l'escalier pour mener à C ! Tirez-le sans hésiter !

Le Domino, toujours grâce à cette chance quasi miraculeuse n'avait encore rencontré personne.

Il fit irruption dans un appartement où deux hommes étaient occupés à jouer aux cartes.

Ils levèrent la tête, et se rendant compte que l'intrus n'était nul autre que l'homme décrit sur le réseau d'intercommunication, ils se relevèrent d'un bond.

Mais le Domino fut plus vite qu'eux.

Il avait aperçu, dans un coin de la pièce, une batterie de commutateurs.

Il supposa que ce devaient être là les commutateurs servant à mesurer l'électricité à chaque étage.

Il sauta dessus comme un tigre, et en gestes rapides et sûrs, il abaissa chaque manette.

L'obscurité se fit dans la pièce, et l'immobilisation immédiate des brouhahas à l'extérieur, dans les corridors, indiqua au Domino que tout l'étage venait d'être privé d'électricité.

Un des deux occupants de la pièce était près du Domino.

Le Domino sentait sa présence, percevant sa respiration.

L'homme crut devoir se rassurer.

À voix basse il demanda :

– C'est toi, Jos ?

Mais le Domino, jugeant sa distance d'après la voix et le souffle, leva son arme, et en abattit la crosse d'un coup terrible.

L'homme tomba tout d'une pièce.

L'autre eut une exclamation.

On entendait du bruit qui recommençait, dans le corridor, des pas, des voix étouffées.

Une fois de plus le Domino sentit que quelqu'un s'approchait de lui tranquillement.

Celui-là, il le laissa approcher.

Quand il fut à quelques pouces seulement, que sa respiration venait frapper le Domino en plein visage, le Vengeur du crime leva de nouveau son arme.

Et cet homme aussi tomba sans un cri.

Ils étaient tous deux fort mal en point, le Domino en était sûr.

Les coups assénés avaient dû leur fracturer le crâne.

Le Domino ne s'occupa plus d'eux.

D'une ample poche en dedans de son veston il tira une longue houppelande en soie noire, et l'endossa.

Puis il se couvrit le visage de son masque.

D'une autre poche il tira des semelles en feutre qu'il ajusta sur ses souliers.

Ainsi équipé pour se fondre avec la nuit, il remit un magasin neuf dans la crosse de son revolver, et ouvrit doucement la porte de la chambre.

Le noir était d'une épaisseur indicible.

Aucune lueur ne filtrait du dehors, car le repaire était enfoui à cent pieds sous terre.

Une panne d'électricité voulait dire le noir absolu.

À l'autre bout du long corridor, le Domino vit une brève lueur.

Il supposa qu'une lampe de poche avait été allumée pour guider quelqu'un.

Il attendit.

La lueur se répéta.

Le Domino, vêtu de noir, se glissa dans une encoignure.

Ombre parmi l'ombre.

Un fantôme noir...



L'homme approchait.

Ses pas sonnaient sur le métal.

Il alluma sa lampe une autre fois, la promena devant lui.

Le Domino s'incorpora au noir de son coin.

L'homme éteignit la lumière.

Mais le Domino l'avait reconnu.

C'était le directeur qui l'avait démasqué.

L'homme arriva à la hauteur du Domino, passa.

Les semelles de feutre du Domino étouffèrent ses pas quand il rejoignit l'homme, lui appliqua son arme au creux du dos et dit d'une voix sourde :

– Pas un mot ! Conduis-moi à la sortie ou tu es mort.

L'homme comprit que le ton du Domino noir voulait tout dire.

Il s'exécuta sans un mot, marchant rapidement.

Le Domino ajouta :

– Et pas un geste d’avertissement, sinon !

L’homme grogna son obéissance.

Au bout du corridor, l’homme tourna brusquement, entra dans une petite pièce.

Il joua sa lumière sur un escalier qui grimpait.

Le Domino la reconnut.

C’était l’escalier qui menait d’un étage à l’autre.

Et ils grimpèrent.

Sans courir, mais sans tirer de la patte.

Grimpe, grimpe, grimpe.

Un étage, le C, et un autre, le B, et finalement le A.

À la sortie de l’escalier, au A, l’homme s’arrêta.

– Je ne veux pas me faire tirer.

– Alors ?

– La sortie va être gardée par une dizaine d’hommes. Ils ont des projecteurs.

– Ah ?

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

Le Domino réfléchit un instant.

Il dut enlever son arme du dos de son guide un instant, car celui-ci se tourna comme un fouet, et chercha à agripper le Domino.

Mais celui-ci avait des yeux de chat.

On eut dit qu'il voyait dans l'obscurité.

Il lança son poing avec une telle force que l'homme s'abattit contre le mur avec un horrible craquement d'os.

Le Domino se pencha et tâta...

Un liquide chaud et gluant lui resta sur les doigts.

Il devina que l'homme était hors de combat pour un bon bout de temps.

À tout hasard, il marcha vers le bout du corridor qui lui semblait donner sur la sortie.

Il se fondait avec le noir, rasant le mur...

Un moment il entendit des pas, puis il se buta

contre quelqu'un.

Ne perdant pas son sang-froid, le Domino demanda :

– C'est toi, Jos ?

L'ombre répondit :

– Non, c'est Armand... L'as-tu vu ?

– Qui ?

– Le gars qui a fait péter les lumières ?

– Non.

– Le cherches-tu ?

– C't'affaire !

– Bon, ben j'pense qu'y é encore dans l'autre bout.

– Vas-y, moi j'vas à la sortie.

– O.k.

Et l'ombre quitta le Domino qui souffla tout à son aise.

Il venait de l'échapper belle.

Il continua sa marche silencieuse et fantomesque.

Une porte s'ouvrit avec fracas, et il vit l'éblouissante lumière des projecteurs.

C'était la sortie.

Mais il était trop tard, la lumière l'avait révélé contre le mur.

Il n'était plus question d'être une ombre. Le Domino était pris comme une souris dans la souricière.

Des cris et des jurons l'accueillirent.

Une dizaine d'hommes braquèrent leur revolver sur lui.

Il n'y avait qu'une alternative.

Le Domino fonça.

Tête baissée et comme un taureau.

Il fonça à travers un barrage terrible de coups de feu, de balles qui lui sifflèrent aux oreilles.

Comme une furie, comme un bolide, le Domino arriva sur ses adversaires, en criant, en hurlant comme un damné.

Il frappait avec ses poings et avec ses pieds, aveuglément, visant bas, hurlant toujours.

Le spectacle était terrifiant.

Cet homme, seul contre une horde, attaquant malgré le désastreux désavantage. Frappant et bûchant, abattant un homme après l'autre...

Et toujours sans être touché par les balles.

Le Domino, cependant, malgré son apparente furie, agissait avec un sang-froid raisonné.

Il obliquait vers la table.

Il avait remarqué quel bouton opérait le moteur de la porte, et il avait l'intention de le presser.

En attendant, il était comme une toupie, ne donnant à aucun moment l'opportunité à quelqu'assaillant que ce soit d'être derrière lui.

En trois minutes, cinq des dix hommes étaient sur le plancher, se tordant de douleur après les coups bas du Domino.

Deux autres essayaient d'agripper la furie noire, pendant que le reste, chaque fois que le Domino était à découvert, tirait à bout portant.

Mais leur nervosité était apparente dans

l'inexactitude du tir.

Ils faisaient passer leurs balles loin de la victime.

Le Domino était rendu à côté de la table.

En un geste d'une incroyable rapidité, il pressa le bouton.

Nul ne le vit.

Immédiatement, pour couvrir le bruit de moteur, le Domino se mit à hurler et à crier, fonçant sur les trois assaillants qui tiraient.

Bientôt, la porte de fond s'ouvrait, et le Domino voyait luire les lumières du puits.

Apparemment, celles-ci étaient indépendantes du système central.

« Probablement, songea le Domino en abattant ses adversaires, une connexion sur le système de la croix. »

Voyant qu'un trou se faisait, il bondit.

En deux pas il était dans le puits, en trois enjambées il était dehors, sous la croix.

Dans l'ouverture du puits, il lança...

– Si vous osez me suivre ici, avec les policiers qui sillonnent la montagne, c’est votre coup de mort ! Je tiens l’entrée en joue ! Montez, si vous osez.

Un grand silence se fit.

Une pause de plusieurs minutes.

Le Domino commençait à se demander ce qui arrivait quand il aperçut le rocher qui retournait à sa position.

On refermait la trappe.

On avait décidé de le laisser aller.

Le Domino n’avait pas de temps à perdre.

Le chalet de la Montagne était à quatre arpents de là, il s’élança au pas de course.

Là, au téléphone, il relata, tout essoufflé, les grandes lignes de son aventure à Belœil.

Celui-ci affirma.

– Je monte avec cinquante hommes, des bombes lacrymogènes et de la dynamite. Ça ne sera pas long.

Et ça ne fut pas long.



Une heure plus tard, pendant que le Domino montait la garde devant l'entrée du repaire, les policiers arrivaient.

En dix minutes, on avait ouvert la trappe, et deux bombes lacrymogènes firent le reste.

Toussant et crachant, les bandits sortirent un à un, les mains en l'air, et la mine basse.

Le Domino avait dit à Belœil.

– Celui qui est important, le grand patron, c'est un jeune homme...

Et il décrit la bague à diamant et la cicatrice sur la main.

– Il sera facile à identifier.

Quand une quinzaine d'hommes et de femmes furent sortis, Belœil, accompagné d'une trentaine d'hommes, entrèrent dans les cavernes.

Le Domino accompagna Belœil, et le mena directement à la chambre où les commutateurs électriques avaient été fermés.

Cinq minutes plus tard le courant était rétabli, et les policiers purent accomplir une fouille

minutieuse du repaire.

Mais d'homme à cicatrice, d'homme à bague de diamant, aucun !

On ramena le coup de filet aux quartiers-généraux, et Belœil demanda au Domino noir :

– Viens-tu prendre une consommation. Tu dois en avoir besoin...

Le Domino accepta.

## V

Le club où ils entrèrent était très fashionable.

Le Domino, debout dans la porte, jeta un coup d'œil, et chercha deux places.

Toutes les tables semblaient être occupées.

Belœil avança un peu, et avisa une table en arrière d'une colonne...

Un seul homme y était assis.

– Viens, dit Belœil, il y a deux places ici...

Et s'avançant vers la table il demanda :

– Vous permettez, monsieur ?

Un jeune homme, bien mis, complet de bonne coupe.

– Certainement, messieurs.

Le jeune homme était pâle.

Le Domino regarda ses mains.

Le cabochon de diamant ! La cicatrice !

Son geste à Belœil fut éloquent, et le policier réagit aussitôt.

Le jeune homme s'était levé, et déjà il s'élançait pour prendre la fuite, mais Belœil et le Domino furent plus vifs que lui.

Un instant plus tard, il était solidement pris dans des menottes, et en route vers les quartiers-généraux...

## Épilogue

Au téléphone, le Domino dit à Benoit Augé d'une voix enjouée.

– L'affaire est faite. La Coopérative des Frères de l'Ombre n'existe plus. Liquidée, en faillite, ses directeurs en prison, et son chef au secret.

Benoit demanda :

– Qui est son chef ?

– Tu es capable d'attraper une surprise ? demanda le Domino.

– Certainement.

– Le chef n'était nul autre que le fils de ton patron, Jean-Marc Mongeau.

– Le fils de Jérôme Mongeau, le rédacteur en chef du MIDI ?

– Exactement, et nul autre que lui.

Benoit déclara d'une voix sourde...

– Je commence à comprendre les sources d'information de Mongeau. Son garçon a commis des indiscretions...

Le Domino noir conclut :

– Et nous en avons profité...



Cet ouvrage est le 558<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.